

Un sur quatre

JE le dirai comme je le pense, sans crainte et sans respect humain. Des quatre spectacles auxquels il m'a été donné d'assister en une semaine : *Le Complexe de Philémon* au théâtre Montparnasse, *La Neige était sale* à l'Œuvre, *Les Caves du Vatican* à la Comédie-Française, et *Ami-Ami* au Daunou, un seul le dernier nommé, mérite vraiment et authentiquement du théâtre. Chacun des trois autres a son intérêt, mais manque gravement en quelque point à l'essence même de l'art qui prétend servir.

« Ami-Ami »

Ce n'est pas que la nouvelle pièce de MM. Pierre Barillet et Jean-Pierre Grédy (les heureux auteurs du *Don d'Adèle*) soit un chef-d'œuvre, il s'en faut, ni que son ambition ait de quoi nous donner le vertige. *Ami-Ami* n'est rien de plus qu'un comédien léger, mais plaisamment tenu en tout, vire, sans être déformé, bien construite, et dont l'écriture ne trahit jamais. Dicitur de que *Ami-Ami* trouve en outre, et qui la fait se superposer aux trois autres ouvrages mis dans le même temps ? C'est la justesse des proportions entre l'intention des auteurs et le résultat qu'ils ont obtenu.

À Montparnasse, M. Jean-Bernard Luc a voulu bâtir un vaudeville à la Feydeau — la logique d'une situation poussée jusqu'à l'absurde — et après un premier acte stupéfiant il s'est cassé les reins, et l'Œuvre, M. Georges Sirois, a dit à son second des atmosphères, et s'est bien efforcé qu'il a laissé tout le travail à son metteur en scène, Sully Prudhomme, M. André Gide, représentant la substance forte et savoureuse de son ande « sottis », en a tiré dix-neuf tableaux qui ne sont au vrai qu'un condensé ennuyeux. On voudrait ne pas voir que MM. Barillet et Grédy ont vu mesurer leur appétit à leurs ressources, et pour répondre rapidement aux lois élémentaires du théâtre.

Leur pièce est une pièce, à rareté ! Elle repose sur une observation qui n'est guère nouvelle, mais qui est actuelle et qui est juste. Elle campe des caractères, et elle nous les peint, comme on dit, « en situation ». Joligneux-y quelle est fort bien jouée, surtout par les femmes : Mlle Odile Versois, malicieuse et fine; Mme Maria Mambon, folle et drôle; Mlle Simone Paris, dans « le chantage » surprenant. Ajoutez le charmant décor de M. Wehrhoffer, la mise en scène intelligente et discrète de M. Jean Wall. Avec tout cela, il y a de quoi passer une soirée qui ne sera pas inoubliable, mais qui sur le moment vous procurera le plus vif plaisir de théâtre. Ce n'est pas l'occasion de crier au miracle, oh ! non, mais c'est du moins l'occasion de crier bravo !

« Le Complexe de Philémon »

Le Complexe de Philémon ressortit davantage à l'artifice. Certes, la comédie existait, elle avait une situation d'aujourd'hui, savoir la crédulité des femmes devant le pathos des psychanalystes. Mais de caractères, il n'y en a point. M. Jean-Bernard Luc possède admirablement son métier, il le connaît jusqu'à ses fronces, moi ! pouvoir s'arrêter là. Cela lui paraît bien de construire un premier acte dont j'ai déjà dit plus haut qu'il était stupéfiant, mais ensuite ? Ensuite, n'était le prodigieux talent de Mlle Suzanne Flon — ce qui M. Henri Guisol, meilleur qu'il n'a jamais été, est ici le digne partenaire — nous sommes brebis dans une facille mornie. Certes, M. Jean-Bernard Luc sait encore au passage trouver une scène gaie ou réussie une silhouette (celle de Mme Madeleine Barbulée en bigote dévoyée est parfaite). Mais l'invention, la puissance créatrice lui manquent. C'est pourtant ce qu'il eût fallu pour soutenir le ton de son premier acte. Feydeau n'est pas grand (en son genre) pour avoir couru ses intrigués, c'est pour avoir su en trancher les nœuds. Faute d'auteur, les acteurs s'évertuent. Mlle Flon est exquise et elle l'a, M. Guisol est un comédien de premier ordre, et tous deux sont remarquablement entourés, surtout par M. Léon Barton et M. Germaine Aulan. Ne sois-ce que pour ce, il faudrait regretter que M. Luc n'est pas poussé son vaudeville jusqu'au bout avec la même vigueur et

la même efficacité qu'à son commencement.

« La Neige était sale »

À l'Œuvre, ce que l'on nous convie surtout à admirer, c'est une mise en scène. Je l'écris avec une estime maladroite de regrets, j'en suis sûr. Raymond Rouleau n'avait monté une pièce avec autant de bonheur et d'autorité. Même sa mise en scène du *Tramway nommé Désir* pâlit à côté de celle-ci. C'est qu'elle n'est faite d'à peu près rien, sur le croit plateau de la rue de Clichy, que de draperies, de godaillages de ses drapieries. Le grand chef de troupe que M. Rouleau, et comme je lui pardonne à présent la sottise extravagante de son *Britannicus* d'avant-guerre ! Tous ses comédiens sont excellents, et non seulement parce qu'ils ont un grand talent : Mme Lucienne Bogner, M. Daniel Gélin, Mlle France Essaux, et les autres (cette dernière confondante de violence poétique dans la nudité de son jeu) — mais aussi parce que leur travail a été, si j'ose dire « orchestré » par un maître.

Le dommage est que des soins si rares s'appliquent à une si pauvre œuvre. La pièce que M. Frédéric Dard a tirée du roman de M. Simonot, avec la collaboration de son auteur, pousse en effet la sobriété jusqu'à la pénurie. J'entends bien que l'ébuquerque est dérangeuse, et je confesse qu'en lui forde le cou, mais le silence n'est pas nécessairement profond. Si le secret d'annuyer est celui de tout dire, il pourrait tout bien être ici, n'était l'art de M. Rouleau, celui de ne rien dire du tout. La mission du créateur ne consiste ni à bavarder ni à se taire : elle consiste à suggérer. Disons que *La Neige était sale* ne suggère qu'avec un excès de pruderie. On laisse tout ce qu'on veut, ce qui explique vraiment à l'ouvrage toute espèce de qualité et d'intérêt. Mais il ne faut pas manquer d'aller à l'Œuvre, car si la substance de la pièce s'évanouit jusqu'aux confins de l'insignifiance, sa mise en valeur est prodigieuse. Une seule réserve, mais de taille. En fait, il s'agit d'appliquer à des ouvrages inexistants pour que les soins de M. Rouleau s'appliquent à ce degré de perfection ? Je voudrais voir ce remarquable homme de théâtre s'attaquer pour une fois à la mise en scène d'un chef-d'œuvre.

« Les Caves du Vatican »

Le jour qu'il s'y déclare, je suis bien assuré qu'il ne choisira pas *Les Caves du Vatican*. D'abord, parce que la besogne a été faite et très bien faite, à la Comédie-Française, par M. Jean Meyer, assisté du grand décorateur qu'est M. Jean-Denis Malche. Ensuite, et surtout, parce que *Les Caves du Vatican* ne sont pas un chef-d'œuvre — je parle de la pièce et non du livre, qui compte parmi les quelques-uns où les hommes de mon âge ont appris à lire.

Hélas ! que j'ai de chagrin à m'élever une fois encore contre cette scène qui mérita longtemps le nom de la première ! J'aime cette grande maison de justice, son toit, au plutôt, celui qu'elle devrait avoir. Conservatoire de la beauté dramatique, musée des grands ouvrages, pourquoi s'applique-

l-on depuis quelque temps à en faire le musée des erreurs, sinon le musée des horreurs ? Je lui passerai son goût des singularités, pour leur valeur d'enseignement, si les singularités y demeuraient singulières. Mais, quoi ! on les y accumule jusqu'à en faire notre pain quotidien. Après *Le Président Hautecœur*, après *La Robe rouge*, après *Amoureux*, nous avions plus que notre compte. Il y a eu, certes, l'exquis succès de *Le Double Inconstance*, ce qui prouve qu'on est au Français capable de très bien faire. Mais ce *Comte d'Alber*, renouveau de *L'Auberge du Cheval Blanc*, et vidé de toute la poésie que Jacques Copeau et Mme Suzanne Bing avaient si bellement préservée dans l'adaptation du Vieux-Colombier ! Et, pour finir, *Les Caves du Vatican*, par quoi l'on dérange la sérénité ou un grand esprit nommé M. André Gide avec le droit de finir sa carrière...

Une curiosité de lettrés

En vérité, non, ce n'est pas le rôle de la Comédie-Française que d'aller déterrer après dix-huit ans une pièce que M. André Gide ne tient certes pas pour une œuvre fondamentale. On avait joué ses *Caves du Vatican* à Lausanne en 1933. Une curiosité de lettrés, c'était très bien ainsi. Sur la scène des Français cela s'être, fait longuement, jusqu'à devenir monotone ennuyeux. Certes, il y a d'excellents tableaux : les premiers. Mais la partie romaine, qui est la plus importante, cesse de faire mouche à peine commencée. Le tableau du wagon en marche est peut-être un « clou » de mise en scène, encore que M. Gaston Baty et les Folies-Bergère aient fait mieux. Mais cette voir intérieure qui s'exprime par un haut-parleur, je la dis avec douleur, est bonnement ridicule. Un Lefranc ventricule n'est pas le plus déplaçant — et il eût été mieux placé. Ensuite, mais ne s'explique pas, le tableau de la légion du livre, si captieux, paré à la scène le meilleur de son pays. Les comédiens des Français ont beau faire (et ils sont tous excellents, des nouvelles jeunes compas MM. Roland, Alexandre et Jean-Paul, Roussillon, sans autres congénères : comme Mme Gertrude Boyer, Sébastien Boyer, Jeanne Hébert, Mlle Jeanne Conzel, Jean Meyer, Georges Chamazet et Henri Rolin), nous afflition croît avec la durée. Les coupures d'après la première représentation ont diminué le supplice sans rien changer à sa nature. C'est une lourde faute, et de conséquence. La Comédie-Française n'est pas subventionnée pour tenter des expérimentations de laboratoire, elle l'est pour présenter nos chefs-d'œuvre au monde, et nécessairement pour consacrer des dramaturges contemporains. Or nul gloire n'est plus éloignée de la dramaturgie que celle de M. André Gide.

Du moins une désolation sera-t-elle épargnée aux curieux qui font voir *Les Caves du Vatican* : celle que l'on se fait le soir de la générale quand je vis avec tout le monde M. Gide se lever dans son avant-scène, multiplier les courbettes, tendre les bras vers les comédiens, sourire au public, applaudir ou se faire applaudir — bref, démentir en trois minutes l'enseignement de toute une vie. Ceux pour qui M. André Gide n'est pas la dernière découverte du Tout-Paris, ceux qui sont nés à ses ouvrages au temps des *Caves du Vatican* — les vries — ou des *Feux Montjoyeux*, perdront difficilement aux responsables d'avoir entraîné un vieillard illustre, je ne dirai pas à ce reniement, car mon admiration demeure intacte, mais du moins à cette aventure.